

Intérieur des Halles d'Ypres (voy. p. 277). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Entrée à Ypres. — Les fatalités. — Immobilité et lassitude de la vie. — Enchantements et sortilèges. Ce qu'était Ypres autrefois. — La cité fantôme d'aujourd'hui.

Un soir, étant débarqué dans une antique et caduque hôtellerie d'Ypres, je m'attirai de la fille de l'aubergiste, une enfant de douze ans, auprès de laquelle, désireux de déambuler par la ville jusqu'aux limites du temps licite, je m'étais enquis de l'heure du couvre-feu, cette réponse nette et sans réplique :

« Au coup de dix, monsieur. Et après, bonsoir ! On n'ouvre plus ! »

Une si ferme décision régnait dans la mine de la fillette que je n'eus pas un moment la pensée de protester contre une si brève injonction ; on y sentait passer la ponctualité irrémissible d'une habitude traditionnelle, comme si, implacable servante des fatalités, l'enfant se fût conformée à quelque ordre parti d'en

haut. Bien me prit d'ailleurs de ne point outrepasser le moment sacramentel : à peine avais-je mis le pied sur les marches du vieil escalier à rampe sculptée qui menait à ma chambre, une salle bien plutôt, sous les travées basses de laquelle une *vente* de carbonari aurait conspiré à l'aise, que la porte se fermait derrière mes talons, solidement barrée d'une traverse en fer, et que, par surcroît, tournait dans le palastre une clef semblable aux monumentales ferronneries des portes de citadelles.

La mélancolie des courtes veillées, l'agonie des grands jours inutiles, la désuétude de vivre qui prend les vieilles cités mourantes du trop-plein de la vie ancienne, s'étaient reflétées dans le mot fatidique de ma petite hôtesse. Une heure plane immobile au beffroi d'Ypres, celle du silence et de la mort, et depuis des siècles la même voix sourde oppose à toutes les initia-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257.

tives qui essayent de franchir le seuil de ce grand tombeau de pierre l'irrévocable arrêt : « Passez votre chemin ; l'hôtellerie est close ; on n'ouvre plus. »

Comme sur les rivages de l'Océan, plus rien ne pousse au bord de cette mer morte du temps, figée dans une éternité de choses abolies et dont les vagues, jadis hautes comme des montagnes, quand les électricités de la vie les fouettaient, s'aplanissent à présent sans remous sur cette grève déserte où, pareils à de ténébreuses falaises, les superbes édifices du passé, hantés par le vol tournoyant des souvenirs, ces sombres corbeaux de la ruine, continuent seuls à parler des grandes eaux vives desquelles ils émergeaient autrefois. Aucune parole ne peut dire le navrement de cette métropole déchuë, de ce grand caravansérail des peuples au treizième et au quatorzième siècle, roulé à la bassesse d'un trou quelconque de province où ne passe plus que la curiosité inattendue des touristes et qui, rongé par les moines de ce qu'il lui reste encore de peau sur les os, achève de se consumer sous ces dévorantes ventouses. Chaque matin, Ypres se réveille dans son lit de gloire qui est en même temps son chevet de deuil, et, ne voyant autour d'elle que les entassements pétrifiés d'un énorme ossuaire, se rendort, avec le mal profond de ne pouvoir ressusciter, même à la foi ; ou plutôt, pareille, en son silence perpétué où la brique de ses vieux murs, en croulant, fait seule quelque bruit, à une Belle au Bois-Dormant frappée par quelque sombre et mystérieux sortilège, elle sommeille depuis des siècles dans sa forêt enchantée, sa muette forêt dont les chênes sont des palais et des cathédrales que le battement d'aile de l'esprit n'anime plus.

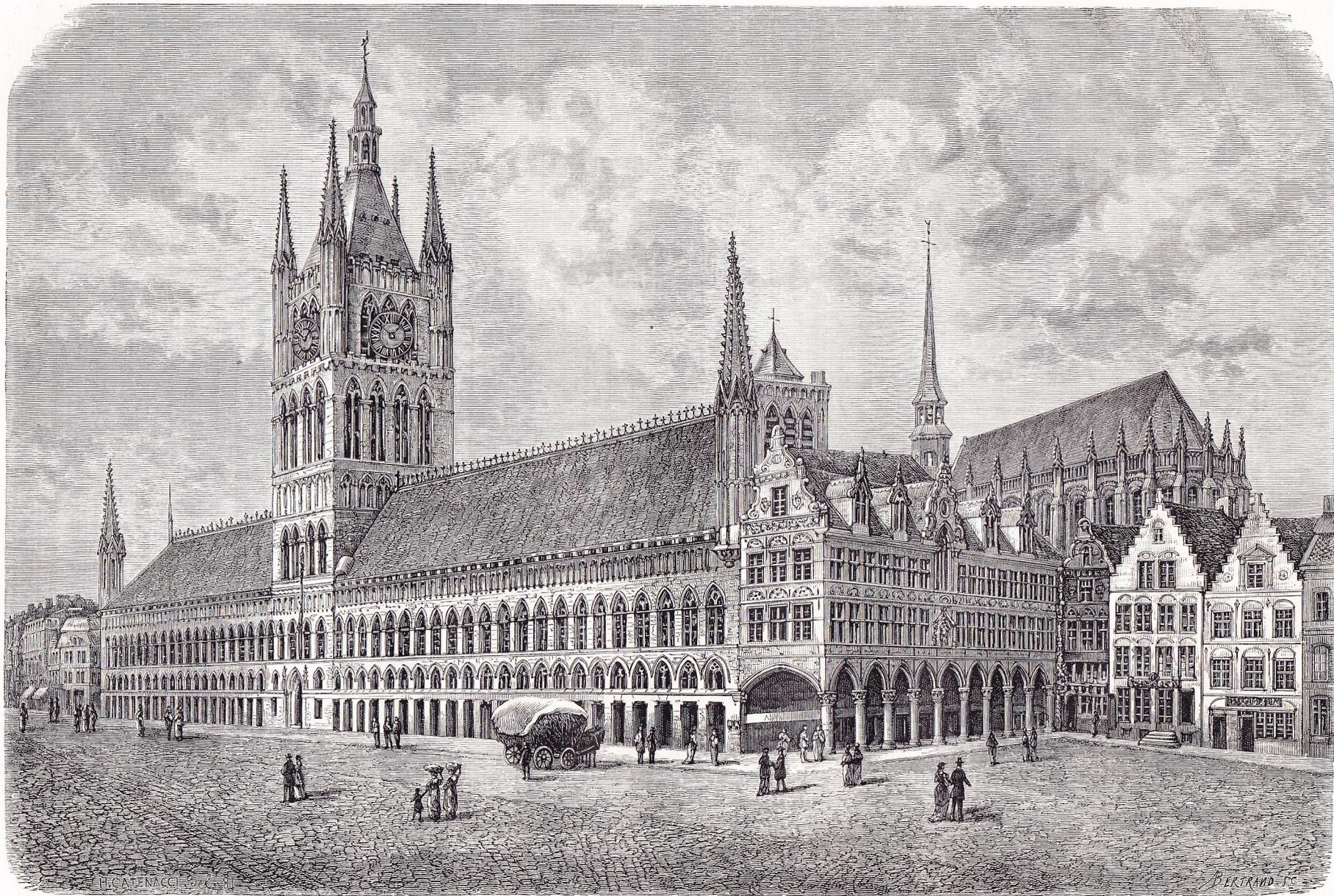
Je ne sais pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans la solennité et la magnificence de ce décor d'une ville autrefois grande entre toutes ; tandis que, étranglée dans le carcan de son histoire, elle prolonge son rôle aux angles des carrefours, le cadre à peine a changé parmi la mort de tout le reste. Comme il y a cinq cents ans, les tours par myriades prennent leur volée dans son ciel, une dentelle de pignons ourle la perspective de ses rues, ses Halles, entassant Pélion sur Ossa, profilent une confuse silhouette de temple babylonien ; toute une vieille gloire continue à palpiter par-dessus les pâles ombres errantes de ses places, plus semblables à des cimetières qu'à des lieux de circulation et de vie.

Quand, le soir, marchant à l'aventure dans cette troublante nécropole, presque sur la pointe des pieds, comme s'il redoutait de déranger la majestueuse symétrie de la mort, le promeneur attardé prête l'oreille aux vagues rumeurs nocturnes, il croit reconnaître dans les gémissements du vent, rasant les vieux murs et roulant les antiques poussières, les sourdes lamentations d'un *De profundis*. C'est que, en effet, ces hôtels de ville, ces « steenen », ces demeures fastueuses dont la fière ordonnance accompagnait un train de vie somp-

tueux, symbole matériel de la richesse commune, sont à cette heure comme autant de pierres tombales sous lesquelles git le passé, et que le présent, en eût-il seulement la volonté, tenterait vainement de soulever.

Comme un mince filet d'eau dans des arènes creusées pour contenir le flot tumultueux qui portait les naumachies, les affaires, le négoce, l'industrie, tous ces éléments de la vie d'un peuple, et particulièrement d'un peuple tel que celui-ci, merveilleusement taillé pour le trafic, ne font plus, dans le lit où roulait le grand fleuve humain de la cité primitive, qu'un maigre et imperceptible courant à peine capable d'alimenter la ville actuelle.

Cette histoire d'Ypres dans le passé est merveilleuse : on croit ouïr quelque légende fabuleuse, tant sa prospérité l'achemine promptement à ce titre de métropole que, bien avant Bruges et Gand, elle mérita de porter pour l'immense concours de nations que ses *fiestes* attiraient tous les ans dans ses murs. Dès le neuvième siècle, comme une Minerve, elle sort toute casquée de l'obscurité des temps, déjà grande agglomération urbaine et faisant sous le soleil une haute rumeur de vie, sans qu'on ait presque assisté à ses commencements et sans qu'elle paraisse avoir été autre chose que ce qu'on la voit alors, une fleur sociale épanouie par le travail et les séculaires énergies. Cependant elle grandit encore, elle grandit toujours. A la fin du douzième siècle, elle a des chartes qui l'affranchissent de la tutelle du prince, des privilèges qui lui permettent de commercer en France et dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les rendez-vous les plus sûrs du monde, des *keures* qui réglementent son industrie et la mettent à l'abri de la fraude. C'est comme l'abrégé et le rudiment des conquêtes que, six siècles plus tard, les ouvriers de la renaissance sociale, les grands jardiniers de la Révolution, grefferont sur le tronc épuisé du vieux monde. En 1239, ses bourgeois portent en voyage l'épée, comme les nobles, et interviennent dans l'élection de leurs magistrats ; en 1253, elle fonde les premières écoles libres dont fasse mention l'histoire ; chaque année étend ses droits, élargit son commerce, fortifie son industrie ; elle a des rivières qu'elle canalise jusqu'à la mer ; elle prête des hommes et de l'argent à ses comtes ; en 1248, ses échevins font à la comtesse Marguerite la rançon de son fils Guillaume, prisonnier en Égypte, en mémoire de quoi la comtesse les appelle « ses chers enfants » ; et cette étonnante fortune va croissant, à travers une fermentation de sève prodigieuse, des compétitions ardentes, un colossal fourmillement humain bataillant pour élargir la sphère d'action commune. Rien qu'avec l'argent de la corporation des Drapiers et de la commune, on commence en 1285 les énormes Halles, ce Louvre d'un peuple libre, et le travail s'achève en un peu plus de dix ans. Mais déjà des ferments de trouble se sont fait sentir : les drapiers, les banquiers, les détenteurs de capitaux du temps, tournés aux arrogances de la ploutocratie, encomrent les avenues du pouvoir de leur



Les Halles d'Ypres (voy. p. 276). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

omnipotence et de leurs ambitions; les autres métiers, foulons, tisserands, etc., ont beau revendiquer, auprès de ces Crésus insolents, leur droit de participation aux affaires de la cité : leurs prétentions sont tournées en dérision. Alors cette plèbe, qui n'a pas les écus des hauts bourgeois, mais se sent indispensable à la prospérité générale, s'insurge; et le comte Gui de Dampierre, intervenant dans la querelle, concède aux malcontents le contrôle sur les actes des échevins. Mais bientôt de nouvelles dissensions éclatent; un simple contrôle ne suffit plus aux métiers; ils veulent forcer les portes du grand Conseil. Après des luttes sans nombre qui implantent la guerre civile au cœur de la ville, l'accord s'établit enfin : le peuple siège avec les nobles et les riches « poorters ». C'est le principe de la démocratie la plus pure. Malheureusement ce grand progrès politique coïncide avec des symptômes de désorganisation; à partir de ce moment, la vieille fortune yproise, minée tout à la fois par les dissensions intérieures et les guerres contre la France, commence à périr. Un siège terrible achève de démanteler ce magnifique boulevard du négoce et des affaires. Le travail se déplace alors; on déserte en masse une cité de laquelle la stabilité semble à jamais bannie; et Philippe le Hardi lui porte le dernier coup en prohibant la reconstruction des immenses faubourgs naguère habités par l'innombrable légion de ses ouvriers. Cependant, si vidée qu'elle soit de son sang, un Alvarès de Tolède trouve encore le moyen de la saigner aux quatre veines : c'est l'heure la plus tragique de l'histoire des Flandres. Une débandade générale, qui ne fait que suivre le courant par lequel l'âme et le corps des vieilles cités coulent à la France et à l'Angleterre, la dépouille de ses dernières énergies. Au seizième siècle, elle n'a plus que cinq mille habitants, l'herbe pousse dans ses rues, les quatre sièges qu'elle aura encore à subir depuis 1648 jusqu'à 1678 ne la diminueront pas davantage. Étendue sur sa croix, elle clame le *consummatum est* : son histoire est révolue; aucune ignominie ne peut plus ajouter à la coupe d'outrage à laquelle elle boit depuis ce temps sans parvenir à la vider.

Un Campo Santo. — Silence des rues. — Les Halles. — Le Befroi. — Une salle unique au monde. — Une forêt suspendue. — L'église Saint-Martin.

A Ypres se ressent déjà le serrement douloureux qui si irrésistiblement étreint le cœur à Bruges. On a dans les os le deuil et le froid des choses irrémissibles; et la ville entière est comme un vaste Campo Santo où tout parle de la mort, où la vie, la pâle vie de ceux qui y traînent leur mélancolie, n'est qu'un contraste pour rendre plus sensible l'universelle déchéance. Vers le midi du jour, des sonneries de clairon font passer dans l'air comme un frisson guerrier; le pas rythmé d'un peloton de soldats ébranle un instant le pavé des places, puis le silence recommence, et Ypres retombe à la solitude. Ce qui lui reste de vitalité lui vient, en effet, d'une école de cavalerie qui, pendant quelques

années, retient dans ses murs la graine et la fleur des brillants officiers belges; ses forums sont actuellement des manèges; et de pacifiques carrousels, des parades d'équitation remplacent les chevauchées de seigneurs qui cavalcadaient dans ses rues.

A part cette furtive animation, nulle rumeur, si ce n'est peut-être encore le cliquetis des bobines aux mains des pâles dentellières travaillant dans l'obscurité poudreuse des vieux logis, ne trouble ce recueillement de béguinage. Mais tel sera toujours pour les songeurs, amis des tombeaux, l'attrait des muettes souffrances, qu'on se sent presque irrité de ce bruit du temps, comme d'une ironie qui porterait atteinte à la solennité d'un endroit de paix et de prière; chaque pas qu'on fait dans les mortelles atmosphères de la ville avertit que sous les pierres qu'on foule, derrière les murs qu'on frôle, des siècles sont couchés, pareillement à ces illustres trépassés qui, les jambes allongées et les mains rejointes à la poitrine, recouvrent, au fond des églises, la dalle des mausolées et, de leurs vides prunelles, semblent contempler éternellement le rêve évanoui de leur gloire.

C'est surtout aux heures du soir, ces heures voilées de crêpes comme si elles portaient le deuil des folies du jour et qui processionnent dans l'espace, pareilles à des pénitents laissant luire les yeux à travers leurs noires cagoules, c'est alors surtout que se réveillent les souvenirs et que l'esprit se laisse aller aux hantises. Dans le sombre de la nuit, les Halles, bastille qu'on croirait faite pour des géants, se dressent comme un mont de pierre, et leur immensité, grandie encore par la confusion des ténèbres, sert à mieux mesurer encore l'irréremédiable décadence (voy. p. 275). De tout leur poids elles écrasent le présent misérable, projetées sur le vide de la cité comme des arches sous lesquelles ne passe plus que le faible ruisseau d'un fleuve tari. Ceux qui les ont bâties croyaient pourtant que leur œuvre continuerait à symboliser après eux les libertés conquises et, pour leurs neveux comme pour eux-mêmes, éterniserait la splendeur de la tâche journalièrement accomplie. A quoi, en effet, leur eût servi de rivaliser avec les constructeurs de cathédrales, si, à l'exemple de ces derniers, édifiant pour un symbole immortel des maisons durables autant que la terre même, ils n'avaient été convaincus de l'indestructibilité de leur monument spirituel? Ils portaient en eux la foi robuste des apôtres, ces communiens superbes qui élevaient à leur Idole humaine une demeure telle qu'on n'en édifie que pour Dieu, sans se douter qu'une heure arriverait où, dépossédé de l'esprit dont ils l'avaient animé, ce palais populaire deviendrait pour les générations futures une simple curiosité d'art, aux significations graduellement obscurcies.

Quelques chiffres diront l'énormité du colosse yprois. Développé sur quatre faces, entre la Grand'Place et le cimetière Saint-Martin, il occupe une superficie de quatre mille huit cent soixante-douze mètres; dans ce chiffre, les façades comptent pour trois cent cinquante-

quatre mètres; les charpentes du toit s'étendent sur dix-sept mille huit cents mètres environ; enfin, la salle de l'étage supérieur a deux mille quatre cent soixante-douze mètres de longueur sur douze mètres et demi de largeur; et, entre l'aire de cette salle et la crête de la voûte, il y a trente mètres de hauteur. Les esprits positifs, qui se rendent compte de la majesté des édifices par leurs dimensions matérielles plutôt que par leurs éléments de beauté mystérieuse, pourront ainsi se faire une idée du détail et de l'ensemble du prodigieux rectangle que le style ogival primaire pare de ses sévères splendeurs.

Les Halles se subdivisent en une trinité : le Beffroi, qui occupe le centre de la construction et plante en plein milieu de la Grand'Place sa masse quadrangulaire, aiguillée de tourelles à crochets par-dessus trois rangs de fenêtres superposées; la Halle aux draps proprement dite, prolongée sur trois côtés, avec l'infinie succession de ses hautes baies vitrées; le *Stedehaus* ou maison de ville, tournée vers la rosace du chœur de Saint-Martin, mais gâté par des remaniements successifs, comme un tronçon dans lequel ne coule plus la sève du reste du corps et qui pourtant continue à vivre précairement à côté des membres demeurés sains. C'est



Une dentellière, à Ypres. — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

généralement sur cette impression fâcheuse que commence la visite au grand bazar du treizième siècle : le guide, en effet, avant de vous conduire à la partie ancienne de l'édifice, ne manque pas de vous arrêter dans la mesquinerie des appartements modernes, en sorte que ceux-ci deviennent comme le vestibule par lequel on s'achemine à l'incomparable structure intérieure du monument.

La salle de mariage, qui s'ouvre brusquement devant vous avec ses parois décorées de peintures que le temps n'a point encore patinées, sa voûte en bois où joue la clarté diaprée d'une verrière, et sur une de ses faces latérales, un « oculi » découpé dans l'or d'une fresque,

par-dessus des pinacles à culs-de-lampe grotesques, forme un mélange de restauration adroite et de curieuse archéologie. On traverse ensuite une plate-forme couverte d'où la vue se porte sur une couple de pignons en bois datant du commencement de la construction, avec des cages en surplomb aux vitrages pittoresquement bosselés; et presque aussitôt après on pénètre dans la gigantesque galerie qui fait à l'étage le tour de l'édifice (voy. p. 273).

A peine est-on entré qu'une impression de grandeur confond l'esprit, qui, détaché du présent, oublieux des réalités coutumières, perdant le sentiment de la mesure à laquelle se juge la valeur des œuvres contemporaines,

est dès lors obsédé par la vision d'une humanité sinon plus haute, du moins plus robuste que la nôtre. Des scènes de la vie communale, ces foires du temps qui sur le carreau jetaient les produits du globe, entassement de marchandises comparable peut-être à nos expositions universelles, ces festolements par lesquels on accueillait un souverain et qui transformaient l'énorme salle en un fleuve de brocart d'or et d'argent; les magnificences de ce gala qui, en 1314, à l'occasion des noces de Mahaut, comtesse de Flandre, avec Mathieu, duc de Lorraine et de Bar, fit étinceler sur les tables la vaisselle orfèvrée des opulents drapiers; toute une succession de tableaux colorés et fourmillants s'intercale dans la reculée, sous l'enchevêtrement des mardriers multipliant en l'air comme les troncs d'une forêt suspendue.

Pour voûte, en effet, c'est ici la charpente à nu du toit qui déploie ses complications de chevêtres, de poutres cornières, de chevrons et de soliveaux; et leur brunissage polie se détache sur le gris argenté des fonds de pannes, comme sur un paysage brumeux la sombre écorce des hêtres. Inconsciemment on suppute le nombre de flottes qui, de tous les ports du Septentrion, furent appareiller dans les eaux flamandes, avec ces prodigieuses cargaisons de bois. L'ossature des grands squales, avec sa symétrie géométrique de vertèbres, n'est pas plus admirable que la carcasse de ce toit profond, développant à l'infini ses ramifications de pièces emboîtées; telle est, du reste, son amplitude qu'une maison de bois du treizième siècle, transportée là avec son pignon en saillie sur des modillons sculptés, sa façade appuyée à un rang de petites fenêtres et son rez-de-chaussée de boutique clos de volets à fermetures ouvrées, n'atteint pas à la hauteur des chéneaux.

Cette salle, unique au monde, longe les quatre façades, sans autre solution de continuité que la chambre de l'ancien Conseil, sur laquelle porte le poids de la tour. Un peintre, plus avisé qu'éloquent, l'a couverte en partie de grandes imageries retraçant les principaux épisodes de l'histoire d'Ypres. Mais tout s'amoindrit dans ces vastes espaces. Seul, un artiste de génie aurait pu accorder avec la majesté de l'immense vaisseau l'évocation fière et tragique du passé. Au-dessous s'étend sur presque toute la longueur du rez-de-chaussée une délicieuse voûte ogivale; là, dans l'entre-colonnement des sveltes piliers bleus, s'amoncelaient les draps, les soieries, les denrées, toute la richesse marchande du temps: c'était en effet sur ce carreau démesuré que se tenait le marché de la ville. D'ignobles refends bouchèrent pendant longtemps, sous prétexte d'appropriations administratives, la perspective de ce lieu vaste et profond comme un cloître. Mais les refends ont été démolis, et d'ici à peu d'années la grave et superbe architecture aura repris son caractère primitif. Ce sera le complément de l'admirable travail de restauration entrepris par l'édilité, avec le concours de l'État et de la province; travail qui, toutefois, ne sau-

rait trouver son véritable achèvement que dans le retour du *Stedehaus* au large style initial.

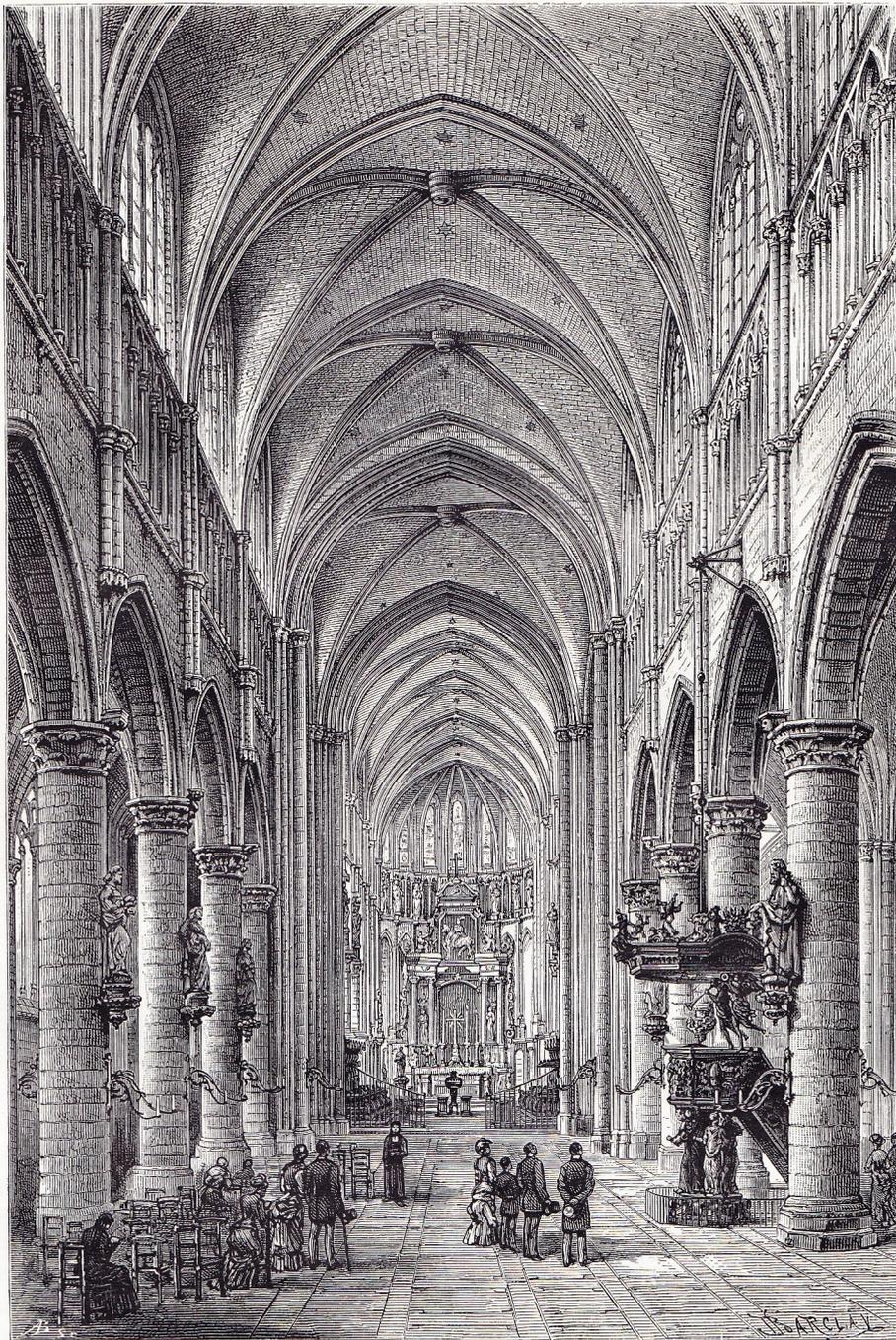
Extérieurement, les Halles offraient à l'origine une physionomie qu'il serait peut-être aussi opportun de rendre: le Beffroi en ce temps portait de grands écussons polychromés et dorés, et dans une niche, pratiquée à la base, trônait la Vierge Marie. L'image de la céleste patronne figure maintenant au-dessus des créneaux de la balustrade; à sa droite et à sa gauche, dans les trente-quatre fenêtres figuratives qui se succèdent le long des façades, les souverains de la Flandre, en nombre égal, profilent leurs archaïques silhouettes sculptées dans la pierre. Témoins impassibles, ils regardent se consommer autour d'eux le travail des siècles: leurs orbites semblent pleines du songe de cette ville qui n'est plus qu'un songe, et quelques-uns avancent le bras, comme une ombre qui commanderait à d'autres ombres. Ombres, en effet, les passants qui, à pas lents, décroissent au détour des rues; quelquefois, l'après-midi, un guichet s'ouvre au rez-de-chaussée d'un des petits cabarets qui avoisinent le palais des ancêtres, une figure de commissaire-priseur apparaît derrière les croisillons, et, parmi un fouillis de débris éparpillés sur le pavé, les petites gens d'Ypres, vieilles bonnes femmes en manteaux, pâtes bonshommes tournés à la graisse, espèces de larves humaines sorties d'une poussière de décombres, s'en viennent, silencieux et pâles, assister au démembrement d'un antique mobilier. A temps réguliers la voix du crieur jette une mise à prix; une voix répond dans la foule, et l'on dirait de cet encan que c'est la gloire de la grande cité du quinzième siècle qui, morceau par morceau, se disperse aux enchères, devenue comme une friperie honteuse que la misère du peuple dispute aux vers et aux poux (voy. p. 281).

Le contemplatif qui, après avoir erré entre les pignons touffus de la Grand'Place, dans ce merveilleux décor moyen âge dont les Halles forment le fond, voudrait détacher sa pensée des hommes et la reporter vers les mystérieuses conjectures d'une vie supraterrestre, n'a qu'à pénétrer un soir, à l'heure où la forme des choses s'enveloppe dans une confusion propice aux méditations, sous les voûtes de Saint-Martin. S'il est sensible aux surnaturelles splendeurs des dernières clartés allumées dans le brasier des verrières et versant sur les vagues crépusculaires comme le reflet d'une aurore d'éternité, il sentira descendre en lui l'irrésistible frisson des grandes basiliques. De la rose mystique, épanouie au-dessus du porche comme un cœur saignant, un fleuve de pourpre coulant jusqu'aux dalles où posent ses pieds, lui rappellera que la pierre sur laquelle le Christ a assis son église est rouge de l'ineffaçable sang du Golgotha. Dans la pénombre il verra reluire des statues, des tableaux, des boiseries à figures humaines qui s'animeront pour lui comme les symboles matériels de la religion. Au fond du chœur, par delà le déroulement des stalles couleur d'or bruni, des mausolées, détachés en marmoréennes pâleurs sur

les noires colonnes torsées de l'autel, lui parleront de la vanité des ambitions humaines. Enfin, des arceaux graduellement submergés dans la marée des ténèbres il croira voir s'abaisser, sous l'apparence de cette tremblotante lumière qui, dans les temples catholiques, ne

s'éteint jamais et y perpétue la présence divine, le vol des vérités que les chrétiens révèrent comme le principe et la fin de toute sagesse.

Aucune impression en effet, si ce n'est celle qu'évoque Notre-Dame à Tournai, n'est comparable, en



Saint-Martin d'Ypres. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Belgique, à la solennité radieuse émanée du profond vaisseau de la cathédrale yproise. Admirable monument de la transition romano-ogivale, elle porte ses voûtes dans la gloire des paradis, toute baignée des clartés que versent à ses nefs les hautes fenêtres déployées

par-dessus son triforium; et ses deux rangs de piliers cylindriques, reliés par des ogives élancées comme des pensées qui volent à Dieu, ont l'air d'énormes troncs lisses supportant la rondeur du dôme. Partout les vitraux flamboyants font couler dans ses demi-jours

le ruissellement des clartés symboliques; et les œuvres de l'homme constellent sa majestueuse robe de pierre comme d'éblouissantes broderies. Dans son chœur sans collatéraux, d'où essore en faisceau un jet de sveltes colonnettes, d'illustres tombeaux perpétuent la gloire de ses évêques : ici ce Martinus Rythove qui fut mêlé aux derniers moments d'Egmont et de Hornes; là ce Jansénius dont le nom traça un sillon de feu dans l'histoire des schismes et sur la funèbre dalle de qui longtemps des pèlerins vinrent s'agenouiller, fervemment dévotieux à son autorité, où un moment s'incarna toute l'église; et d'autres morts, des princes, des jurisconsultes, toute une funèbre théorie de gloires et de vertus trépassées dort à côté, sous les tables juxtaposées qui s'alignent entre les rangées des stalles. Au dehors, comme des arches prolongées jusque dans le ciel, le temple déploie la courbe légère de ses arcs-bou-

tants, s'aiguillonne de pinacles et de clochers, et, à son porche d'entrée, se couronne d'une massive tour carrée qui, à travers l'espace, semble faire pendant au sévère beffroi des Halles.

Encore une fois, pénétrez dans Saint-Martin aux approches de la nuit. Perdu dans les ténèbres qui tombent, parmi l'éblouissement sombre des vitraux dont les pourpres et les outremers s'en viennent baigner çà et là un peuple d'ombres pâles, de vagues formes à grands manteaux agenouillées sur les dalles, le grand vaisseau vous apparaîtra d'une indicible solennité et tel qu'un sanctuaire où, si déshabitué qu'il soit des sentiments catholiques, l'esprit se sent en présence d'un ineffable et troublant mystère. Quand même on en délogerait Dieu, il restera toujours, en ces lieux d'irréductible sorcellerie, une atmosphère de religion qui fera monter du cœur aux lèvres une prière, une



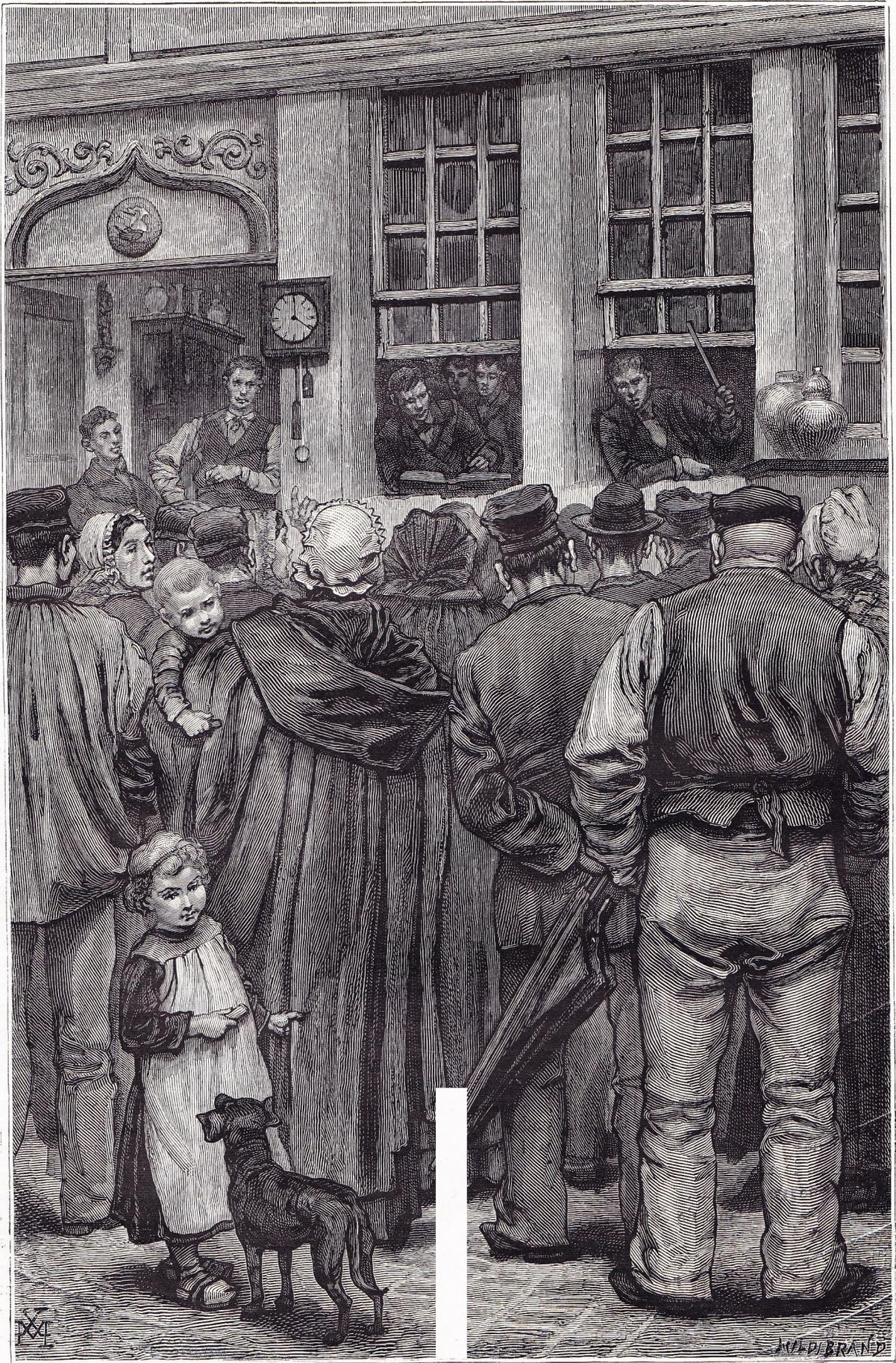
Les remparts de Bruges et l'Hof van Brugge (voy. p. 282). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

vénération, une plénitude de sensations puissantes et douces, éveillées à la pensée d'un grand travail exécuté pour glorifier le principe caché des choses.

Bruges. — Impressions. — La ville sépulcre. — Un peuple au tombeau. — Promenade sur les remparts. — Merveilleuse lumière qui plane sur Bruges. — Les portes de la ville. — Les moulins des remparts. — Le steen de Saint-Sébastien. — Echappées et points de vue. — Le Lac d'amour. — Le Béguinage et les béguines. — Les God's huysen ou maisons de Dieu. — La misère à Bruges. — La porte de la Bouverie. — La porte Maréchale. — La porte d'Ostende.

Nous touchons ici au cœur des Flandres, et une émotion nous prend, pareille à celle que dut ressentir ce violateur des ombres, Othon III, quand, dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, lui apparut, à travers les poussières de la mort, le grand fantôme de Charlemagne assis sur son trône de marbre et d'or. Comme le superbe empereur dont la forme décomposée gar-

daît encore, sous le sceptre et la couronne qui parmi les vers perpétuaient le symbole de son omnipotence, la fière attitude de la majesté et de la domination, — Bruges, la reine du Nord, elle aussi ceinte du diadème qui lui assurait la royauté des mers, repose, auguste et sacrée, dans la gloire d'un merveilleux sépulcre. A Malines, à Audenaerde, à Ypres, nous avons soulevé successivement la funèbre dalle sous laquelle s'éternise le deuil des grandes cités mortes; dans le silence de nécropole qui sur leurs pignons branlants met la marque sensible de l'inéluctable néant auquel aboutit toute œuvre humaine, nous avons vu se tisser la trame que file au fond de la nuit cette active araignée, l'Oubli; semblables aux laves qui ensevelirent Herculanum et Pompéi, nous y avons senti s'abattre sur nos épaules les cendres du Temps, prodigieux volcan au creuset duquel les vies, les génies, les royautés et les vertus sont incessamment broyés et qui les recrache en pous-



Une vente à l'encan sur la place des Halles (voy. p. 278). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

sière d'ombre, par-dessus les empires et les hommes. Mais, si émouvants que nous aient apparu ces ossuaires du passé, ce ne sont là que les étapes vers une déchéance plus étonnante encore et comme les degrés par lesquels l'Histoire nous fait descendre avant de pénétrer dans le grand caveau où depuis des siècles s'est immobilisée la Flandre. Aussi rigide que ses ducs étendus aux tables des sarcophages dans ses temples, elle est couchée là parmi les bandelettes, poudreuse et momifiée ; et néanmoins, comme ces hautes princesses dont parle la légende et qui sous l'hermine, la pourpre et les fards conservaient jusque dans le cercueil un furtif simulacre de vie, elle apparaît animée d'un pâle et décevant sourire, parmi les orfèvreries éblouissantes, les magnificences de la pierre et du bois, les miraculeuses architectures qui lui donnent en son tombeau comme une immortelle jeunesse d'art. Telle est la splendeur qui pare sa grande paix de mort que, bien plutôt qu'un sépulcre tapissé de ténèbres, l'esprit évoque autour d'elle les fastueuses ordonnances mortuaires d'une sorte de chambre ardente ainsi qu'on en voit flamboyer au chœur des cathédrales, avec des candélabres d'or et d'argent hauts comme des arbres et faisant couler sur les dalles un ruissellement de clartés. Ainsi elle se révélera aux poètes, aux artistes, à tous ceux qui suppléent à l'insuffisance des yeux de la chair par les lumières de la vision intérieure, dans la muette douceur de ses canaux, la tranquillité sourde de ses pleurantes solitudes.

Avant de passer au fourmillant détail de ses tours, de ses beffrois, de ses pignons et de ses chapelles, nous considérerons un moment les particularités de l'atmosphère qui les enveloppe aussi mollement qu'une nappe d'eau liquide enveloppe la carène des navires. Pareillement, les graves et contemplatifs paysagistes hollandais fixaient d'abord la lumière de leurs ciels, l'avivant ou la décolorant dans des vibrations éclatantes ou noyées, comme la clef de l'intime et profonde musique que les bois et les eaux chantent au bas de leurs horizons. C'est, d'ailleurs, la douceur de son ciel tout amoiti d'argentines et flottantes pâleurs qui met aux maisons de Bruges cette palpitation lumineuse, ces tremblantes écharpes de fluides, à travers lesquelles l'œil croit les voir par moments se dissoudre, comme dans l'oscillation d'un perpétuel brouillard ; au-dessus de la ville s'arrondit, vers le milieu du jour, une coupole de vapeurs d'où, ainsi que d'un prisme qui se briserait par l'espace, coulent jusqu'à ses toits les chatoyantes illuminations, les azurs lavés et fondus, les rosées brillantes d'une atmosphère toujours humide des eaux de la mer prochaine. Aucune combinaison chimique ne peut donner l'idée du bleu mourant, soyeux, électrique, lamé de frissons d'argent froid et d'autres fois phosphorescent d'un fourmillement de paillettes ignées, qui compose ici la couche mouvante de l'aire : semblable à un velours fané, d'une chaleur dormante et sourde qu'un laiteux nuage de gaze estomperait, elle développe une iris infiniment variée

dont les harmonies se pénètrent et se marient, avec des éclairs éteints et de molles vibrances assoupies, tels qu'en leurs fuyantes reculées nacre de perle en laissent apercevoir les profonds horizons maritimes. Nous verrons tout à l'heure quels merveilleux accords détermine la fusion de ce ciel étincelant et bueux avec la pierre brugeoise.

Pour point de départ choisissons l'une des portes féodales qui, de distance en distance plantées dans les anciens remparts, sont actuellement les points de communication de la ville avec la campagne et, après avoir pendant des siècles livré passage à des cortèges guerriers, ne voient plus processionner que les bourriquets bâtés de légumes et les rustiques palefrois califourchonnés par les métayers de la banlieue. Leurs frustes maçonneries ont gardé presque partout la sévérité rébarbative des œuvres du génie militaire : reliées à la rive opposée par des ponts de bois, la plupart munis d'un pittoresque appareil de chaînes, elles plongent abruptement dans le canal qui étroit Bruges d'une ceinture d'eau. Entre la porte d'Ostende et la porte de Gand, on longe d'abord de grandes buttes vertes par les échancrures desquelles on commence à apercevoir les vagues de cette mer d'aiguilles et de clochetons pétrifiée autour de l'énorme tour des Halles comme autour d'un phare. Sur la crête des buttes tournoient ces fameux moulins à vent dont l'aile s'enfle partout, le long des fortifications, aux coups de brise du large et fait chanter dans l'air des banlieues une gaieté voltigeante d'oiseaux aux emfans démesurés. A gauche, par delà le canal, s'étend en contre-bas jusqu'aux limites du ciel, dans un déroulement de prairies humides et lustrées, une campagne qui évoque la pensée des coins de nature épanouis chez Van Eyck et Memling. L'œil, un instant distrait par ces fraîcheurs d'idylle, est bientôt ramené vers les échappées de moment en moment plus pressées sur cette héroïque humanité du quatorzième siècle qui se logeait dans des palais et bâtissait des tours à la mesure de son orgueil. Non loin des vastes jardins de la Potterie, une exquise miniature de *steen*, en briques roses, darde son pignon effilé : c'est l'*Hof van Brugge*, le jardin des Archers, où, les jours de gala, la Gilde de Saint-Sébastien reçoit en grand appareil les arrière-neveux de ces bourgeois de haute graisse et de mine bonasse qui, dans les toiles de Pourbus, ressemblent à des symboles d'une vie heureuse et fleurie (voy. p. 280).

Graduellement les buttes s'aplanissent et font place à des pointes de faubourg s'avancant jusqu'au pied des remparts, avec des dégringolades de toits rencognés et tordus, un tohu-bohu de cheminées plantées de guingois, des profils de pignons en dents de scie et de tourelles coiffées de flèches, des bouts de courtils étranglés entre des haies, des alignements de vieux murs bombés, aux lézardes étoilées de ravenelles, des installations ouvrières où sur des cordes claquent au vent des hardes rouges ; ici une caserne dont les modernes façades trouées de rangs de fenêtres symétriques s'en-



Le Minnewater ou Lac d'amour (voy. p. 284). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

foncent comme un coin dans un fouillis de masures déjetées, à tabatières en auvent; là d'antiques faites en bois transformés en pigeonniers, des granges qui ont des porches pour entrée, des fermes bastionnées comme des bastilles et fleuronnées de crampons de fer forgé, des hôtelleries du bon temps balançant leur écu au bout d'une tringle : toute une débandade de vieilles choses demeurées vivaces sous les poussées du temps présent. Puis les remparts changent eux-mêmes d'aspect, s'escarpent en raidillons plantés d'essences variées, s'agrémentent de corbeilles de fleurs dans des boulingrins de verdure fraîche; et, à travers les chevelures des saules, un bateau qui émerge lentement du noir des eaux glisse avec un froissement doux, occupant un instant les yeux des silencieuses activités du batelage.

Dans un moment, nous verrons se dérouler l'un des plus saisissants points de vue de ce vaste paysage de pierre dont les arbres ont des feuillages de pierre et qui dans les gris perlés de l'air élargit une magnifique tache lumineuse découpée en reliefs multiformes. Mais un délicieux coin de campagne, poussé en folles touffes d'herbe et d'ajoncs dans la fraîcheur des eaux, nous sollicite avant tout. Déjà, à travers une colonnade de charmes chenus, s'aperçoivent les petites maisons blanches du Béguinage. Encore un pas, et nous foulerons les bords de ce Lac d'amour dont le nom seul, comme une musique, un soupir arraché aux cordes d'une guitare, un vieil air fredonné sous un balcon, éveille dans l'esprit des idées mélancoliques et tendres (voy. p. 283). Aucune poésie ne vaut cet endroit silencieux, perdu sous l'ombre des grands arbres, avec ses eaux fleuries de nénuphars, ses berges gazonnées de graminées, ses friselis de sources mêlant comme des voix amoureuses au-dessus du flot limpide. On dirait au fond d'un parc royal, loin des avenues, quelque mystérieuse retraite de paix et d'oubli sur laquelle s'appesantit le perpétuel crépuscule des feuillages et que traverse seulement à certaines heures un pâle fantôme promenant sous les angles de son front le mortel ennui du pouvoir. Les adorantes prières, les séniles marmottements des béguines voisines s'en viennent expirer dans la sourde atmosphère des ondes dormantes, comme un rêve de mystiques tendresses dans le songe d'un coin de nature. Suivez la rive : une passerelle de moulin vous mènera au porche du Béguinage, ouvert sur un terre-plein planté de grands arbres dont la plainte semble prolonger dans l'espace la paix froide de l'humble enclos. Les mêmes silhouettes lentes et ployées que nous avons vues circuler dans les ruelles des *Beggynenhof* de Malines, de Gand et de Courtrai, traînent ici, dans l'ombre verte des ormes, leurs béguins pâles, symbole de la blancheur et de la pureté de leur monotone existence. A matines et à vêpres, leur dévot troupeau se presse entre les colonnes de la petite chapelle érigée près de l'entrée, sous la clarté des bougies illuminant les bariolures d'un chœur en marbre et de là rejaille jusqu'aux boiseries d'un double rang de stalles. Puis, l'office terminé, du même

pas dolent elles enfilent les venelles herbues par où elles sont venues, et une à une disparaissent derrière les seuils ornés de saintetés des petites habitations au fond desquelles leurs jours se consomment dans la prière et les occupations ménagères.

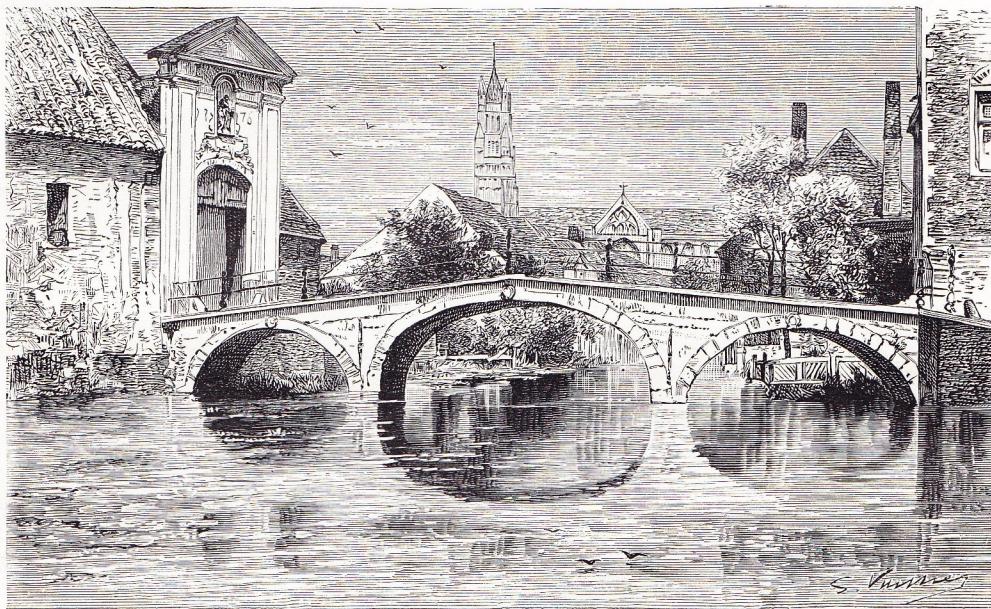
Bientôt le chemin se perd sous les floraisons grasses, librement poussées là comme aux cimetières, les maisons cessent, et sans transition on rentre dans la campagne. Si, l'âme ulcérée de quelque inguérissable plaie, vous aspirez à l'obscurité et à l'oubli, allez à ces lieux qu'on dirait faits pour les solitaires douleurs : une mélancolie de délabrement, de souffrance voilée, d'humanité mortifiée y flotte jusque dans l'agonie de la lumière, résorbée aux grandes ombres balancées des arbres. Et de l'horizon des toits déroulés sous vos yeux vous entendrez monter à vous, comme des sanglots, la triste musique des carillons, pleurant sur des siècles d'amour et de deuil.

C'est du rempart qui domine le Béguinage que le regard embrasse, dans une de ses ordonnances les plus touffues, le « tableau » de la ville. Et vraiment, le tableau y est — arrangé comme le souhaiterait l'artiste le plus exigeant, avec des successions de plans, des oppositions de clair et d'ombre, un jeu mouvementé de lignes, toutes les conditions de cette secrète beauté qui fait l'œuvre d'art. Si, par surcroît, le printemps met aux arbres l'or pâle des jeunes feuilles, comme une claire vapeur qui s'effumerait dans cette autre vapeur chaude, moelleuse, irisée de l'air, le paysage prend une beauté inoubliable. Détachées sur les verdure du lac, des façades roses et blanches, dont la tache se dissout aux rides de l'eau, forment en quelque manière un entablement à la perspective. Au second plan, ce n'est déjà plus qu'une mêlée de toits, une confusion de pignons, un fouillis d'architectures dentelées, à travers lesquelles on suit pendant quelques instants la topographie des rues; puis, la masse se resserre, prend la densité d'un bloc compact, devient comme un grand moutonnement de croupes, coupé çà et là par des tours, des chevets d'églises, des clochetons, des aiguilles : ici Notre-Dame avec l'élanement de ses quatre étages couronnés de tourelles; là Saint-Sauveur avec ses puissants contreforts d'où jaillit son énorme flèche à crochets; et dans la reculée, les créneaux du Beffroi, le grand doigt indicateur qui s'aperçoit de partout à l'horizon de Bruges et guide l'étranger à travers le labyrinthe de ses ruelles et de ses canaux.

Comme si le hasard avait voulu grouper sur un même point toutes les misères et toutes les souffrances du présent, le Béguinage est le centre d'une agglomération départie aux calamiteux, aux vieilles gens tombés dans la misère, à toutes les épaves de l'âge et de la maladie que recueillent les hospices, ces providences matérielles des villes. A Ypres, déjà, on était confondu du nombre d'infortunes secourues par les différentes fondations de charité; aux jours de distribution, toute la rue de Lille grouille d'un amas de

loqueteux se pressant à l'entrée de la maison Belle ; mais, à Bruges, le nombre augmente encore. En 1854, on comptait vingt-deux mille deux cent cinquante-six indigents inscrits au bureau de bienfaisance, presque la moitié de la population ; et le chiffre, en 1880, malgré l'extension de la main-d'œuvre, s'abaissait à treize mille deux cent sept seulement. Aucune parole ne dit mieux l'épuisement de la vie dans les cités tombées à la stérilité : le sang y tourne en chloroses, peu à peu tari comme un fleuve que les sources n'alimentent plus ; et, semblable aux vieux murs entre lesquels il se traîne et languit, le corps y devient lui-même une ruine rongée par les pâles fleurs de la maladie. Tout ce quartier de Bruges le fait bien voir : un cri d'humanité en détresse sort de ces asiles de la mort où sont enfermés les fous, de ces *God's huysen* (maisons de Dieu) qui, à elles seules, forment une petite

cité au cœur de la grande et dans lesquelles se déverse le trop-plein des hospices. Mais le spectacle de ce délabrement n'attriste pas le paysage comme il le ferait ailleurs, ou plutôt il se confond si bien dans la mélancolie du cadre, qu'on est moins tenté de s'en impressionner. La misère, du reste, chez ce peuple ami de la décence et de la propreté, ne s'accompagne pas des haillons et de l'ordure qui la rendent repoussante dans les capitales : jusque dans les bas-fonds, elle semble vouloir se dérober sous des dehors convenables ; le long des remparts, vous verrez s'échouer au soleil, sur les bancs qui bordent la promenade, d'inénarrables Mathusalem qui, chassieux, énasés, essorillés, tout ployants sous le faix des ans et des infirmités, se parent encore d'une coquetterie de tristesse, par un reste de dignité humaine qui survit aux débâcles de la vie. N'y a-t-il pas d'ailleurs une pudeur dans cette



L'entrée du Bégunage de Bruges. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

charité qui s'abrite sous le nom de Dieu et laisse planer sur l'aide qu'elle apporte aux déshérités la pensée d'un secours qui viendrait du ciel et non des hommes ? Et, comme pour rendre plus sensible le bienfait de ses miséricordes, chacun de ces humbles logis, clair, aéré, blanchi au lait de chaux, s'entoure d'un courtil fleuri, où se continue le goût des béguinages pour les petits jardins touffus comme des reposoirs.

Le rempart, d'ailleurs, avec ses épaisses rangées d'arbres se mirant dans l'eau du canal, prend en cet endroit une rusticité saine et vigoureuse ; c'est la campagne poussant sa pointe jusque dans la ville. A droite, l'ancienne porte de la Bouverie rappelle la fière révolte de Bruges contre Philippe le Bon, ce gros mangeur qui, venu de France avec une nuée de sauterelles, eût mangé le pays entier, si Bruges n'avait opposé à ses fringales le coup de corne du taureau qui n'entend pas être dépecé. Puis le boulevard s'élargit, se

vallonne, prend des airs de petite Suisse autour d'un pignon mangé par les lierres, débris de l'antique Maison hydraulique dont les eaux alimentaient la consommation de la ville. Un peintre de l'école des ruines n'eût pas mieux imaginé la romantique ordonnance de ces massifs de verdure et de ces murailles éraflées, dans la mélancolie d'un joli décor remué par le vent. Et tout à coup, plantés dans les buttes verdoyantes, les grands moulins de tantôt reparaisent, agitant leurs ailes tendues de toiles par-dessus un large horizon de ciel, souligné à droite par la mêlée des toits, à gauche par un déroulement d'interminables prairies émaillées. De ce nouvel observatoire, en effet, l'œil prend en écharpe la ville : le point de vue s'est déplacé ; les grandes masses qu'on avait tout à l'heure devant soi se sont reculées dans la perspective, et par centaines émerge de l'entassement des maisons toute une forêt nouvelle de tourelles et de clochetons.

La porte Maréchale, ainsi qualifiée en l'honneur de la Gilde des maréchaux, nous ménage, du reste, à un pas de là, une de ces échappées qui, dans un espace restreint, font tenir tout le caractère et toute la poésie d'une ville : appuyée sur deux massifs bastions que relie un corps de bâtiment, elle rattache le pays urbain à cette campagne de Saint-André dont les gars, vraie graine des redoutables *Boschkerels* du passé, s'illustrent chaque année dans de meurtrières parties de couteau. Mais franchissez le pont, et vous étant coulé sous l'épaisse voûte du porche, portez vos yeux sur l'enfilade de maisons que, pareille à la bordure d'un tableau, l'ove de la poterne détache devant vous. Décroissant au loin entre deux rangs de maisons qui finissent par se toucher, la rue Maréchale s'enfonce dans un délicieux fouillis de pignons aigus, de toits à redans, de façades lambrequinées, déchiquetant l'air et prolongeant jusqu'au Beffroi, qui tout au bout dresse son gigantesque chandelier, une double tache d'un rose pâle, déteint par les humidités du ciel. J'ai déjà dit combien l'architecture s'aide partout ici des merveilleuses décompositions de la couleur, du brouillard de teintes effacées et neutres que l'atmosphère, toujours trempée des eaux de la mer, fait flotter sur les choses. Un œil de peintre trouverait là des douceurs voilées de prisme, un chatolement rompu d'arc-en-ciel qui suffirait à sa gloire.

Le canal s'allonge à présent dans le silence de la banlieue, où, au sortir des faubourgs populeux, la nature reprend de nouveau ses droits. Une sombre avenue qui s'ouvre à notre gauche et sur les épaisses frondaisons de laquelle l'*Ezelpoort* ou porte des Baudets (voy. p. 288), notre point de départ, détache ses demi-lunes verdies par les infiltrations de l'eau, mène à cette grande mer du Nord dont les approches se font bientôt sentir à l'inclinaison des arbres battus par les rafales et au rabougrissement des verdure dans les champs. C'est comme le vestibule par où roulent les coups de vent qui, à de certaines heures, mettent sur Bruges et ses pignons le fracas des plages. Dans les tilleuls du rempart d'Ostende, tordus et rebroussés du même côté, vous croirez entendre passer le souffle de cette grande bouche violente que la tempête ouvre dans l'espace.

Les canaux de Bruges. — Berceuses et pleureuses.

On ne vantera jamais assez l'enchantement des canaux de Bruges. Une paix d'ombre monte de leurs eaux qui se ramifient dans tous les sens, reflétant partout la gloire et le deuil des siècles : comme en un linceul, leur flot mort semble bercer le cadavre enseveli de la vieille Flandre. Ce sont, en effet, les berceuses aux bras desquelles la cité de Breydel et de Coninck prolonge, depuis bientôt trois cents ans, son léthargique sommeil et dont les « dodo, l'enfant do », soupirés aux arches des ponts, cajolent avec de pleurants trémoios et de brusques hoquets de larmes la dodelinante sénilité de la ville actuelle.

La nuit, surtout, quand le faible battement des artères s'est étouffé dans le sourd de l'air et que le silence, cette grande chauve-souris qui ne ferme jamais tout à fait les ailes sur Bruges, mais dès le crépuscule les ouvre toutes larges, comme d'immenses crêpes où sombrent les places et les rues, la nuit surtout, les glouglous de l'eau étranglée au goulot des écluses ressemblent aux sanglots que dégorgeraient du fond des ténèbres de mystérieuses figures voilées, dont les larmes toujours ruisselantes auraient fini par creuser dans la pierre le lit des canaux. Aucune de ces Artémises, qui sont les antiques reines du monde et qui, penchées sur les cendres de leurs défuntes tendresses, les lavent éternellement du flot de leurs rancœurs, ne pleure avec une plus émouvante solennité les ruines de ses grandeurs abolies. Une atmosphère de tristesse navrée semble ici murer l'espérance plus irréfragablement que la voûte d'un cachot ; dans le soir les réverbères ont l'air de grands cierges brasés dont les pleurs s'égouttent en rouges éclaboussures sur le noir des eaux, comme sur un drap rigide de catafalque ; et jusque dans les sombres manteaux qui, pareils à des voiles funèbres, masquent les femmes de la tête aux pieds, on croit reconnaître les signes d'une irrémédiable désolation.

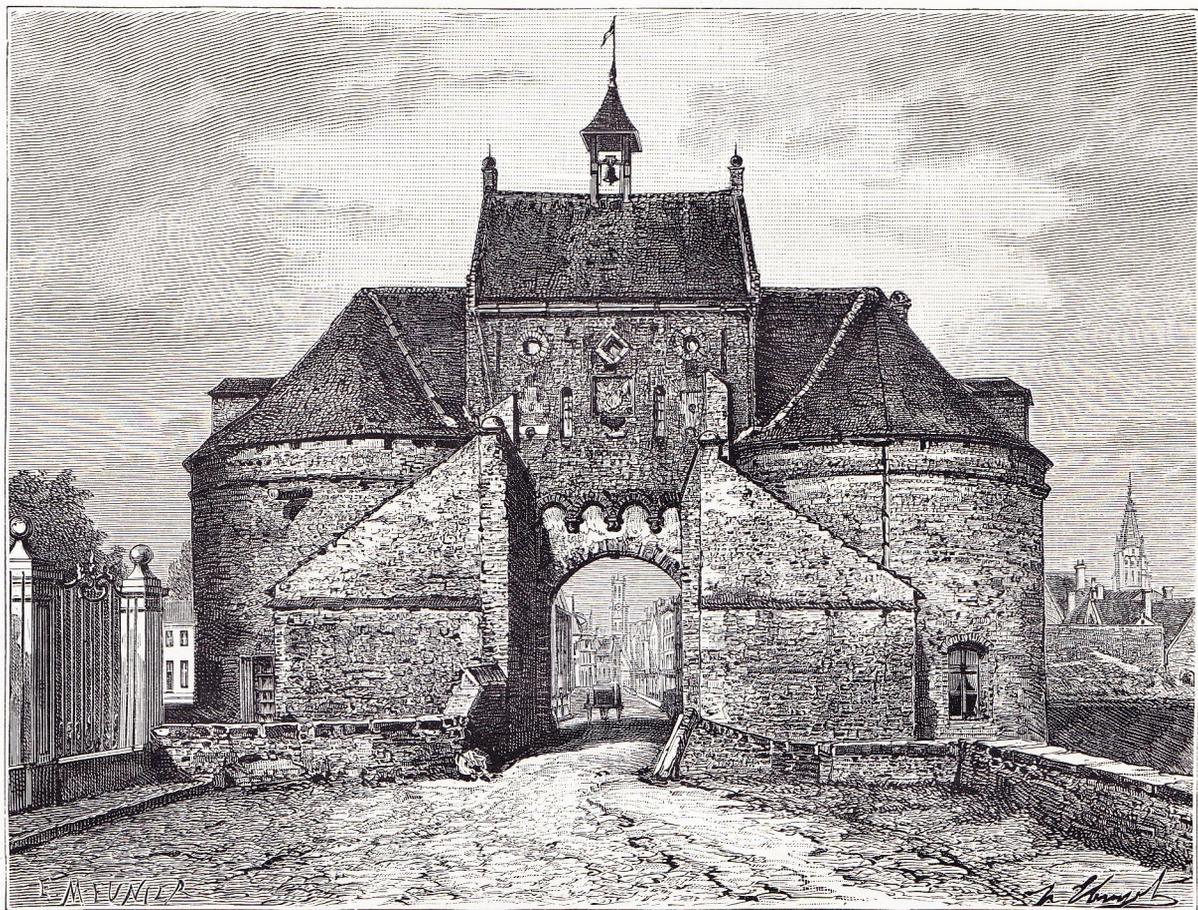
A Bruges, en effet, tout rappelle la mort ; on ne fait pas un pas sans heurter de la poussière humaine ; la vie elle-même, dolente et sourde comme si elle ne parvenait pas à s'arracher aux griffes de la camarde qui la guette, pareille à ces squelettes dorés qu'on voit sortir à demi leurs vertèbres des mausolées de Saint-Bavon de Gand et de Notre-Dame-des-Sablons de Bruxelles, la vie a subi les atteintes de la décomposition universelle. Au front des petits enfants, Wordsworth le constate dans une ligne attendrissante, flotte déjà, comme l'ombre des royautés finies aux mourantes pâleurs des infants, cette « grâce pensive » où semble se refléter la conscience des intransgressibles fatalités. A plus forte raison, chez les hommes d'un âge mûr, en qui les obsessions de la matière n'ont pas étouffé le penchant aux méditations, la gravité réfléchie des traits, l'immobilité songeuse des prunelles, la lenteur du geste, trahissent l'inutilité des efforts pour résister au courant qui entraîne toute chose au néant. Les plus intelligents paraissent perpétuellement absorbés dans la pensée de l'inéluctable, et, comme des malades qu'aucune science humaine ne peut guérir, traînent après eux le mal profond d'une incurable désespérance.

A voir l'espèce de torpeur qui règne en une partie de la population, on croirait, en effet, que plus rien ne peut germer sur ce sol empli de décombres. Comme dans les eaux morbides de ses canaux se rabougrit la flore terrestre, la fleur du travail humain semble frappée de stérilité aux ondes mortelles de ce Styx où s'immobilise le passé. La lassitude de l'action corporelle propage dans la ville la race de ces désœuvrés pour qui les bureaux de bienfaisance sont une vache à lait et que le manque de la main-d'œuvre, non moins que la

désuétude du labeur manuel, jette dans la mendicité.

Toutes les industries, heureusement, n'ont pas suivi la déchéance des métiers pour lesquels l'ouvrier est obligé de faire œuvre de ses bras : les activités cérébrales qui ont porté si haut le renom d'art de Bruges fonctionnent encore dans quelques ateliers d'orfèvres, sans toutefois se départir de la banalité d'une production courante. Un peu du vieux sang qui coulait dans les veines des merveilleux ciseleurs du passé et leur donnait le pouvoir de guillocher les métaux en feuillages et en dentelles, continue ainsi à remuer les dessous de cette passive existence, morte à toute autre sensation.

De récentes statistiques ont d'ailleurs révélé des plaies lamentables : chaque année, la dépopulation augmente, chassant vers la capitale et l'étranger le trop-plein de cette ville déjà si vide et qui ne parvient pas à nourrir ses enfants. En 1854, on comptait encore cinquante et un mille quatre cent quatre-vingt-quatre habitants ; en 1880, on n'en compte plus qu'environ quarante-cinq mille ; et depuis 1878 la perte uniforme se calcule par une moyenne de cent habitants par an. Par surcroît, la race est atteinte dans ses éléments virils ; la sève, épuisée, n'engendre plus de mâles, bonne seulement à procréer des filles : sur le relevé de 1880,



La porte Maréchal. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

les femmes excèdent le chiffre des hommes de près de six mille. Le grand fleuve du quatorzième siècle, coulant à rouges bords ses vagues humaines, tourne à ce filet d'eau claire où se délayent les moelles du vieux lion flamand, frappé tout à la fois, comme tous les peuples qui dégénèrent, au rein et à la tête.

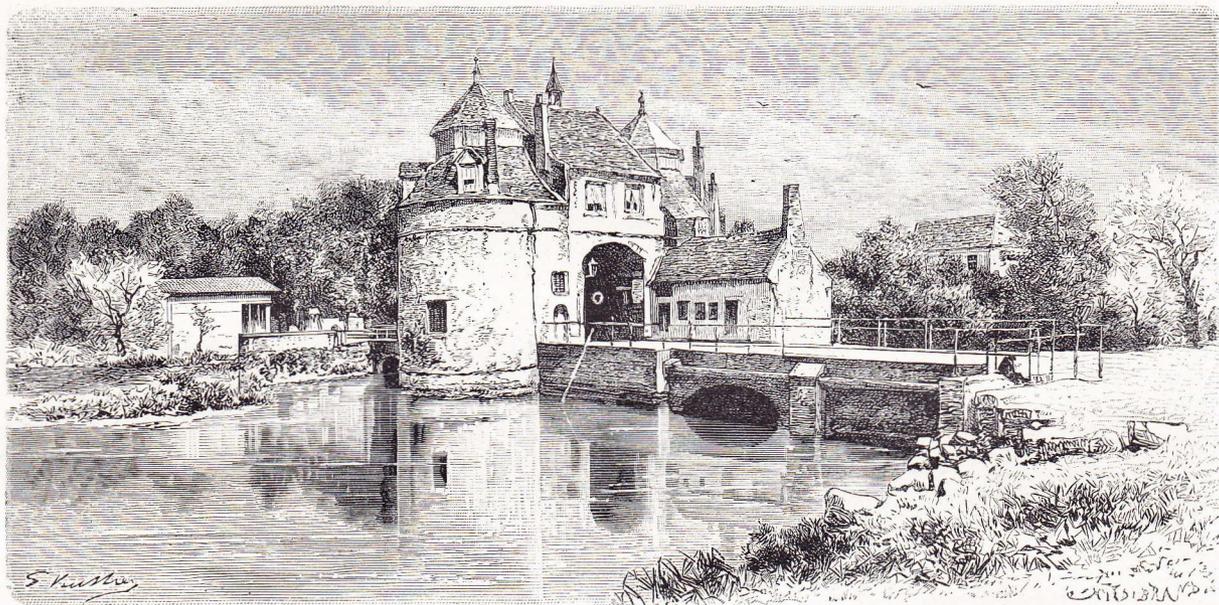
Celui-ci se meurt de consommation lente, dans la mort de tout ce qui l'entoure. Vidé d'âme et de corps, il ne peut détacher ses yeux des funèbres et matériels symboles qui au bout de ses contemplations ramènent constamment le deuil et l'inutilité de la vie ; et comme dans une atmosphère d'où les gaz se sont retirés, ses poumons ne fonctionnent plus sous le vide de la cloche

pneumatique morale qui le recouvre. Dans ses plus grands coups d'aile, l'esprit, aux époques d'évanouissement, ne parvient pas à dépasser l'horizon derrière lequel s'est couchée la gloire des ancêtres. L'initiative de quelques cerveaux plus hardis n'est elle-même qu'un retour vers les manifestations de la vie périmée. Il semble que l'alimentation spirituelle ne peut plus désormais se faire qu'avec les miettes tombées de la table des siècles ; et quand on veut instaurer le présent, c'est encore le passé qu'on restaure. Ainsi, la poussée généreuse qui, en ces dernières années, s'est faite à Bruges du côté d'une extension de la vitalité locale, a pris pour point de départ l'illusion d'une Nuremberg

rendue à ses splendeurs originelles par l'active pratique de ses industries anciennes. On ne remonte malheureusement pas le courant du temps : au bout de pareilles tentatives il n'y a de possible qu'un vaste musée avec de la gloire numérotée et cataloguée, de la mort sous verre, et, comme les chauves-souris à la porte des granges, les grandes ailes du Temps clouées au mur et saupoudrées de poivre de crainte des mites.

Mais tel est le miracle d'immortalité qui s'opère dans les cités très illustres, que, même mortes, elles paraissent vivre, sous la ruine et les désastres, d'une jeunesse éternisée. Lors même que l'effort filial de quelques-uns de ses enfants aboutirait à une renaissance

de ses primitives énergies, il ne semble pas que cette Galatée du Nord, si merveilleusement belle dans son immobilité de pierre, puisse jamais, en s'animant, atteindre à un apogée plus haut que celui que lui font dans la mort ses splendeurs abolies. Aucune gloire ne vaut pour elle les magnificences de sa robe de veuve étoilée de larmes d'argent, dont les plis, déployés comme les cassures de ce manteau de la Vierge où Albrecht Dürer, dans un symbolique dessin, fit tenir tout l'horizon de Nuremberg, se sont répandus, à l'égal de la mer, jusqu'aux limites de ses banlieues. Et pas plus que les vaisseaux de l'univers, si tant est qu'ils appareillent encore à ses quais, comme



La porte des Baudets voy. p. 286). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

l'espèrent les auteurs du projet : « Bruges port de mer, » ne rempliront l'air d'une musique comparable à cette musique du silence qui chante autour de ses vieux pignons, la dorure à neuf de ses antiques industries ne fera oublier la mystérieuse beauté apâlie de ses frustes monuments.

Ce silence de la ville brugeline est d'ailleurs lui-même plein de rumeurs. Les tourelles et les clochetons qui enchevêtrent dans son ciel leurs aiguilles sont comme autant de lyres résonnantes aux cordes desquelles la griffe des vents du Nord pince de plaintifs arpèges. Dans ses basiliques les rumeurs de l'orgue traînent comme des voix parties de dessous les dalles

tumulaires. Partout l'oreille spirituelle, tendue dans le mystère, perçoit des accords, des bruits lointains, l'écho de la vie expirée. Et, comme si une myriade d'oiseaux chanteurs nichés sous l'auvent de ses toits y gazouillât perpétuellement son répertoire de *lieds* et de complaints, la pierre même y a des symphonies gémissantes et voilées. Nulle Malibran n'a tiré de sa gorge des douceurs de mélancolie et d'abandon pareilles aux plaintes de ses eaux, sous l'arche profonde des ponts.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

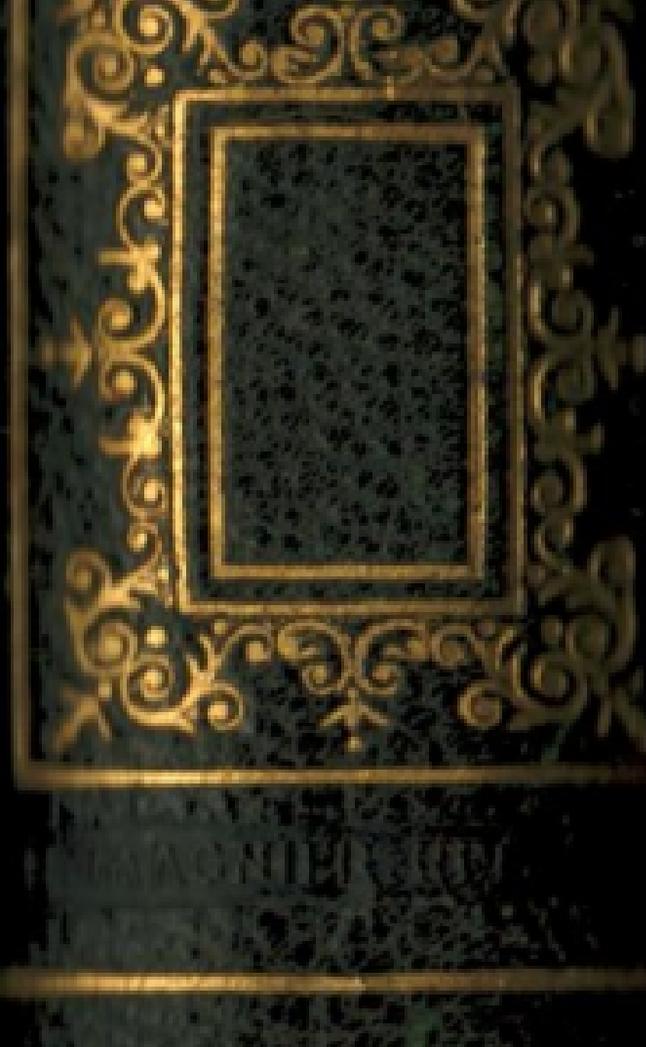


LE TOUR
DU
MONDE



1^{ER} SEMESTRE

1884



LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1884